

LES DEUX POMMADES

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE M. MARC-MICHEL

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des FOLIES-DRAMATIQUES
le 9 Mars 1848.

PERSONNAGES.

MORDORÉ, limonadier.....
BÉCAMEL, son ami.....
COQUILLARD, jeune peintre.....
ANITA, femme de Mordoré.....
MADAME GRIVOIS, mère d'Anita.....
ALPHONSE, garçon de café.....

ACTEURS.

MM. HEUZEY.
FRANCE.
HIPPOLYTE REY.
M^{me} MARTINEAU.
M^{me} HOUDRY.
DESQUELS.

La scène se passe à Paris, chez Mordoré.

Une antichambre octogone au-dessus du café de Mordoré; au fond, porte principale avec le mot CAFÉ au-dessus; de chaque côté, deux portes latérales; celles du premier plan, à droite et à gauche sont surmontées d'un écriteau portant le mot SORTIE; la seconde porte à droite est surmontée d'un écriteau avec le mot BILLARD; la deuxième porte à gauche n'a pas d'écriteau et conduit aux chambres. Un guéridon, à gauche, sur le devant. Chaises, fauteuils; au fond sur une chaise, un chapeau de femme et une visite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANITA, puis MADAME GRIVOIS.

ANITA, à la cantonnade, à la porte du fond.

Où, demain, à la même heure, comme toujours.

MADAME GRIVOIS, sortant de sa chambre.

Anita, c'est ton coiffeur qui sort?..

ANITA.

Oui, maman.

MADAME GRIVOIS.

Allons, vite, c'est ton jour... mets ton chapeau, ton voile, et cours au passage Vivienne.

ANITA.

Ah mais! je crois que M. Mordoré est encore en bas...

MADAME GRIVOIS.

Ton mari? c'est pourtant l'heure à laquelle il sort tous les matins.

ANITA.

Oui, maman, mais tu sais qu'il ne sort jamais sans venir m'embrasser...

MADAME GRIVOIS.

Il ne t'a pas embrassée?.. alors c'est qu'il est encore en bas...

ANITA.

Ah! maman; c'est tout de même fièrement peu amusant d'aller comme ça trois fois par semaine...

* Madame Grivois, Anita.

MADAME GRIVOIS, l'interrompant et regardant autour d'elle avec crainte.

Chut!..

ANITA.

Sans compter que si M. Mordoré se doutait jamais...

MADAME GRIVOIS.

Mais que veux-tu, enfant! qui aille lui dénoncer notre secret!.. la dame du passage Vivienne ne sait pas qui tu es.. ton parrain Bécamel ne t'avait pas vue depuis ton baptême jusqu'au jour de tes noces, et depuis ce temps-là tu es assez changée pour qu'il ne te reconnaisse pas... Ainsi, pas le moindre danger...

ANITA, baissant la voix.

Au contraire, maman... il y a un danger.

MADAME GRIVOIS.

Tu dis?

ANITA.

Avant-hier, comme je sortais du passage, j'ai rencontré un jeune homme qui m'avait connu chez nous, à Villers-Cotterets... j'ai fait semblant de ne pas le voir, mais je suis sûre qu'il m'a suivie... car hier soir il était au café... et tout en ayant l'air de lire les journaux, il n'a pas cessé d'avoir les yeux braqués sur moi...

MADAME GRIVOIS.

Qu'est-ce que tu me dis là!.. mais, à Villers-Cotterets, nous n'avions pas l'habitude d'ouvrir notre porte aux jeunes gens...

ANITA, naïvement.

Aussi n'est-ce pas par la porte que j'ai connu celui-là, maman, c'est par la fenêtre...

MADAME GRIVOIS, se levant.

Par la fenêtre ! ma fille ?..

ANITA.

Il demeurait en face de notre maison, à l'hôtel du *Lion-d'Or*... il était toujours à sa fenêtre... et moi, souvent à la mienne... un soir il lança un billet dans ma chambre... c'était une déclaration... il me demandait un rendez-vous...

MADAME GRIVOIS.

Que tu lui refusas ?..

ANITA.

Air du *Charlatanisme*.

Certainement ! mais je ne sais,
Maman, comment se fit la chose...
Le soir, pendant que tu jouais
Avec notre voisin Larose,
Sans y penser, j'allai tout droit,
Au bout du jardin près du hêtre.
Et c'était justement l'endroit,
C'était précisément l'endroit
Qu'il me désignait dans sa lettre.

MADAME GRIVOIS.

Imprudente ! tu me fais frémir... pour ce pauvre Mordoré... et que se passa-t-il à ce rendez-vous ?..

ANITA.

Il me dit qu'il se nommait Coquillard.

MADAME GRIVOIS.

Coquillard ! quel nom saugrenu !..

ANITA.

Qu'il était peintre en paysages... et qu'il voyageait pour étudier la nature...

MADAME GRIVOIS.

Et c'est près de toi qu'il venait... Achève ton récit... je continue à frémir pour Mordoré... Qu'ajouta ce paysagiste ?..

ANITA.

Rien, car à peine près de lui je t'entendis m'appeler... et je le quittai précipitamment. Le lendemain tu recevais la lettre où mon parrain te proposait son ami... je consentis, par obéissance, à la ruse que tu, exigeais pour rendre ce mariage possible... Huit jours après, nous partions pour Paris, et...

MADAME GRIVOIS.

Je sais le reste... Anita, regarde-moi bien... là... Il ne s'est rien passé de plus avec ce dessinateur ambulante ?

ANITA.

Oh ! maman !... rien... je t'assure...

MADAME GRIVOIS.

Dieu soit loué... je respire pour Mordoré ! Quant au Coquillard, sois sans crainte. (*Touchant les cheveux d'Anita.*) Ça est ton nom d'Annette,

que nous avons changé en celui d'Anita. C'est plus qu'il n'en faut pour le décevoir...

ANITA, allant au fond.

Ah ! maman, le voilà !..

MADAME GRIVOIS.

Qui ça ?

ANITA.

M. Coquillard.

MADAME GRIVOIS.

Reprends ton ouvrage... (*Anita s'assied près du guéridon.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, COQUILLARD, puis ALPHONSE.

COQUILLARD, à part.

Elle n'est pas seule !..

(*Pendant toute cette scène et la suivante il cherche à apercevoir le visage d'Anita ; celle-ci évite avec soin son regard.*)

ALPHONSE, accourant après Coquillard.

Pardon, Monsieur : où va Monsieur ? que demande Monsieur ?..

COQUILLARD, embarrassé.

Hein ? (*Il regarde autour de lui.*) Le billard...

ALPHONSE.

Le... le billard ?... mais Monsieur est seul...

COQUILLARD.

Je joue toujours seul...

MADAME GRIVOIS.

Mais, Monsieur, il n'est pas d'usage...

MORDORÉ, criant dans l'escalier.

Quatre cafés-crème au 12... versez !..

MADAME GRIVOIS.

Ah ! voici mon gendre... (*Elle va s'asseoir près d'Anita.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MORDORÉ.

MORDORÉ, entrant.

Bonjour, Nita... bonjour, belle maman. (*Il va vers elles.*)

ALPHONSE, s'arrêtant et lui montrant Coquillard.

Patron !..

MORDORÉ.

Ah ! (*Allant à Coquillard.*) Monsieur désire de... Monsieur désire ?..

COQUILLARD.

Le billard, s'il vous plaît...

MORDORÉ, regardant autour de lui.

Monsieur n'a pas de partenaire ?..

ALPHONSE.

Il dit comme ça qu'il joue tout seul...

MORDORÉ, à Coquillard.

Monsieur est sans doute un amateur qui vient

* A., madame G. Alp. Coq.

** A., madame G. M. Al. C.

s'entrefer la main et étudier les coups?... Monsieur est-il fort?...

COQUILLARD, froidement.

Je me rends treize points à moi-même...

MORDORÉ, étonné.

Ah! (*du garçon.*) Ouvrez le billard et marquez l'heure. (*Le garçon entre au billard.*) Monsieur prendra-t-il des cigares?..

COQUILLARD.

Merci, je ne fume jamais...

MORDORÉ.

Monsieur prendra quelque chose!..

COQUILLARD.

Merci, j'ai déjeuné avant de sortir...

MORDORÉ.

Alors, que veut prendre Monsieur?..

COQUILLARD.

Le billard. (*A part.*) De là, je pourrai guetter l'instant où elle sera seule... bien certainement c'est elle.. mais c'est prodigieux...

ALPHONSE, sortant du billard, à Coquillard.

Monsieur, voilà... Faut-il un garçon pour marquer les points!..

COQUILLARD.

Merci! je marquerai moi-même... (*Il entre au billard.*)

SCÈNE IV.

ANITA, MADAME GRIVOIS, MORDORÉ,
ALPHONSE.

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites de celui-là, patron?

MORDORÉ.

C'est sans doute un professeur distingué qui vient se refaire la main pour quelque poule d'honneur.

MADAME GRIVOIS.

Vous croyez, mon gendre?..

MORDORÉ.

C'est mon idée; mais, à propos de professeur, le mica doit s'impatienter... ce pain de sucre m'a tenu plus longtemps que je ne pensais.. Alphonse, mon instrument et ma houppelande.

ALPHONSE.

Tout de suite, Monsieur. (*Il entre dans la chambre.*)

MADAME GRIVOIS, bas à sa fille..

Enfin, c'est heureux!..

MORDORÉ, prenant sa femme par la main*.

Eh bien, Nita.. tu ne me dis rien?.. est-ce que nous boudons notre loulou Mordoré?

ANITA, se levant.

Moi, Monsieur...

MADAME GRIVOIS.

Elle vous boudet!.. un caractère d'ange! Ah! Mordoré, quel trésor je vous ai donné là!

* A. M., madame Grivois.

MORDORÉ.

Je l'apprécie, belle maman, je l'apprécie... trésor de grâces, de beauté, de sagesse... et surtout, trésor de chevelure, quels cheveux! maman Grivois! quels cheveux!..

MADAME GRIVOIS.

Oui! trouvez-m'en beaucoup comme ceux-là...

MORDORÉ.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

Ces cheveux si noirs et si beaux,
Feraient rougir, on peut s'en croire,
Une troupe de noirs corbeaux:
Le jais, l'ébène, une écritoire.
A quoi comparer leur noirceur,
Les mots me manquent... je m'arrête.

(*A part.*)

Et pourtant je crois que son cœur,
Est encore plus noir que sa tête*.

MADAME GRIVOIS, bas à sa fille.

Tu vois bien que c'est son goût...

MORDORÉ.

Oui, ces tise-boucheurs font l'admiration de mon établissement... ils en feront la gloire et la fortune... je ne peux me lasser de les contempler et de les embrasser... (*Il baise sa femme au front; à part.*) Ce matin, elle embaume la vanille... elle n'est pas encore sortie! (*Haut.*) Ah! maman Grivois! quand j'ai chargé mon ami Bécamel de me trouver une belle brune pour épouse, je ne me flattais pas d'avoir quelque chose de si supérieure! (*A part, à lui-même, comme pour arrêter son souvenir.*) Vanille... vanille...

ALPHONSE, sortant de la chambre.

Voilà votre instrument et votre houppelande.

MORDORÉ.

Bien! posez ma houppelande et passez-moi mon instrument... (*Alphonse obéit; il tend le bras comme pour passer une manche.*) Non, passez-moi ma houppelande et posez mon instrument... (*A part.*) Vanille! (*Alphonse l'aide à passer son paletot, après quoi il sort.*)

MADAME GRIVOIS.

Ah ça! mon gendre, j'aime beaucoup la musique, et je vous approuve d'apprendre un instrument... mais une chose m'intrigue, pour quel aveu vous choisit celui-là?..

MORDORÉ.

C'est encore une preuve de mon parfait amour, madame Grivois... un basson manqué dans la musique de notre légion et j'aspire à le remplacer, afin de ne plus monter de gardes nocturnes hors du domicile conjugal...

MADAME GRIVOIS.

Hein! Anita, que dis-tu de cette débauche de

* M., A. madame G.

** Al. M., madame G. A.

*** Madame G. M. A.

sentiments!.. Allez, mon gendre, et revenez-nous bien vite... nous ne vivons pas quand vous n'êtes pas là...

MORDORÉ.

Et moi donc... et moi donc!.. (A part.) Vieille masque! Elles vont filer comme d'habitude dès que je serai parti...

MADAME GRIVOIS.

Air : *Polka de Quidant.*

Allez, mon gendre, allez-vous-en!

Allez-vous-en!

Votre professeur vous attend...

Vous voir nous fait tant de plaisir

Tant de plaisir!

Que nous voulons vous voir... partir...

MORDORÉ, à part,

Vieille traîtresse! son langage.

Est pour moi tant sucre et tout miel...

Cette femme-là, je gage,

A lu, jadis, Machiavel.

REPRISE, ENSEMBLE.

MADAME GRIVOIS ET ANITA.

Allez, mon gendre, allez-vous-en, etc.
Monsieur,

MORDORÉ.

Adieu, je m'en vais à l'instant

Bien lentement,

Déjà mon professeur m'attend.

Te voir est mon plus doux plaisir

Mon seul plaisir,

Et bientôt je vais revenir.

(Il sort par la porte de droite, premier plan.)

MADAME GRIVOIS, poussant la porte sur lui.

Enfin!..

SCÈNE V.

ANITA, MADAME GRIVOIS, puis BÉCAMEL.

MADAME GRIVOIS, allant prendre le chapeau et le crispin sur la chaise au fond.

Tiens! mets vite ceci et va-t-en... (Elle l'aide à s'habiller.)

COQUILLARD, entr'ouvrant la porte du billard, il tient une queue de billard; à part.

Elle va sortir!..

MORDORÉ, entr'ouvrant la porte de droite; à part.

J'en étais sûr!.. (Au mouvement que fait madame Grivois pour se retourner, ils ferment tous les deux leur porte.)

BÉCAMEL, entrant, il tient des fioles de liqueurs.

Très humbles civilités, belles dames...

ANITA.

Ciel! mon parrain!

MADAME GRIVOIS, avec un sourire forcé.

Eh! c'est ce cher Bécamel! (A part, avec dépit.)

* A., madame G. M.

** A., madame G. B.

Que la peste!.. (Vivement.) Vous, abouther Mordoré?.. vous lui apportez des échantillons de liqueurs?

BÉCAMEL.

Oui, l'on m'a dit en bas qu'il était...

MADAME GRIVOIS, l'interrompant et le conduisant à la porte de droite.

Courez vite par là... il nous quitte à l'instant...! vous le rejoindrez dans l'allée... (Elle le pousse vers la porte.)

BÉCAMEL, ahuri.

Bien! bien! (Madame Grivois revient vers sa fille, Bécamel entr'ouvre la porte et aperçoit Mordoré.) Ah!..

MORDORÉ, lui serrant le poignet par la porte entr'ouverte sans être vu et bas.)

Tais-toi!..

MADAME GRIVOIS, se retournant.

Quoi!..

BÉCAMEL, ahuri.

Rien, rien, je me suis pincé le doigt dans la porte...

MADAME GRIVOIS.

Ah! ce ne sera rien... (Bécamel, attiré par Mordoré, sort; la porte se referme.)

UN GARÇON, appelant du café.

Au comptoir, s'il vous plaît!..

MADAME GRIVOIS, rappelant.

On y va... (A sa fille, en la faisant sortir par la gauche.) Et toi sauve-toi bien vite, car tout semble conspirer aujourd'hui!..

ANITA, sortant.

Ah! maman... c'est bien ennuyeux!..

LE GARÇON, appelant.

Comptoir, s'il vous plaît!

MADAME GRIVOIS, avec impatience.

Eh! mon Dieu! on y va!.. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI.

COQUILLARD, MORDORÉ, BÉCAMEL.

(Après les deux dames sont-elles sorties que Coquillard traverse la scène sur la pointe du pied pour suivre Anita; au même instant, Mordoré hors de lui, rentre par la porte de droite, entraînant Bécamel qui tient toujours ses fioles de liqueurs.)

BÉCAMEL, entrant.

Ah ça! mais...

MORDORÉ, hors de lui.

Viens, te dis-je!..

MORDORÉ, apercevant Coquillard.

Que veut Monsieur L.

COQUILLARD, à part.

Ah diable! (Haut.) Du bleu!..

MORDORÉ, commandant machinalement.

Du bleu au billard!.. (Traînant Bécamel vers la gauche.) Viendras-tu?..

BÉCAMEL.

Laisse-moi au moins déposer mes échantillons...

MORDORÉ, l'entraînant.

Eh ! malheureux ! nous n'avons pas le temps...

BÉCAMEL, bousculé.

Que signifie !... es-tu fou !..

MORDORÉ, le poussant par la sortie de gauche.

Je ne sais pas ce que je suis, mais nous allons le savoir... (Il sort après lui par la gauche, son basson sous le bras.)

SCÈNE VII.

COQUILLARD, seul.

Impossible de la suivre, son mari lui court après... Est-ce bien elle?..

Air : *Château perdu.*

Ce sont ses traits, sa grâce et ses manières.

Je reconnais aussi, sans hésiter,

De la maman les moustaches guerrières.

Un seul détail pourtant me fait douter

Quand je la vis dans sa maison rustique,

La fille était blonde comme un épi.

A-t-elle fait un voyage en Afrique

Pour qu'à ce point ses cheveux aient bruni !

Eût-elle même été sous le tropique,

Ses blonds cheveux n'auraient pas tant bruni !

Ça m'intrigue comme un rébus... Depuis avant-hier, j'en perds le boire et le fumer... car c'est avant-hier que j'ai fait sa rencontre passage Vivienne... Elle sortait de la demeure d'une artiste capillaire... J'y monte sous prétexte de pommade... impossible de rien savoir... Cette vieille chimiste reste muette comme un poisson... et, d'ailleurs, dans quel but cette charmante créature aurait-elle échangé l'or le plus pur... Il faut absolument que j'aie le mot de ce logogryphe... elle va rentrer... Je me mets en faction en bas... et je la bappe au passage... (Il va pour sortir à gauche; mais il entend Mordoré et Bécamel : il se range vivement derrière la porte qui s'ouvre et se glisse silôt qu'ils sont entrés.)

SCÈNE VIII.

MORDORÉ, BÉCAMEL.

MORDORÉ, son basson sous le bras.

Imbécile ! tu m'as fait perdre ses traces...

BÉCAMEL.

Qu'est-ce que tu as ? depuis un quart-d'heure tu me traînes, tu me bouscules... tu me casses mes fioles... sans me dire pourquoi...

MORDORÉ, croisant les bras et se plaçant en face de lui.

Bécamel ! je devrais t'étrangler !..

BÉCAMEL.

Hein ? qu'est-ce que je t'ai fait ?..

MORDORÉ.

Pourquoi t'es-tu mêlé de me marier?..

BÉCAMEL.

Comment pourquoi?.. Ah ben ! il est bon, celui-là !.. Mais c'est toi qui m'as prié, supplié, de te trouver une femme légitime à placer dans ton comptoir... Je t'ai proposé des blondes, des châtaines... tu les as refusées sous prétexte que le meuble de ton café étant rouge, il te fallait absolument une brune...

MORDORÉ, lui tournant à moitié le dos, avec impatience.

Je sais tout ça. (Dans le mouvement qu'il fait, son basson heurte le bras de Bécamel.)

BÉCAMEL, se frottant le bras.

De plus, ta première femme, qui était blonde, l'avait fait...

MORDORÉ.

Bécamel !..

BÉCAMEL.

Enfin, tu ne voulais que d'une brune... Là-dessus, je me souviens que je dois avoir à Villers-Cotterets une filleule... si toutefois elle n'est pas décédée depuis le jour de son baptême; j'écris à la maman, que pour peu que sa fille ait les cheveux parfaitement noirs... je lui ai trouvé un parti superbe... un limonadier distingué, un veuf mûr, honnête, paisible... d'opinions mordorées. (Se reprenant.) Modérées... modérées !

MORDORÉ.

Bécamel, tu m'exaspères !..

BÉCAMEL.

La maman me répond que sa fille est une brune magnifique... elles viennent à Paris. Tu vois Anita, tu lui plais, tu l'adores, tu l'épouses... et au bout d'un mois de bonheur... en pleine lune de miel... tu veux m'étrangler pour mes hono- raires !..

MORDORÉ.

Eh bien ! Bécamel ! je ne t'étranglerai pas...

BÉCAMEL.

Bien obligé !

MORDORÉ.

Mais à condition que tu m'aideras à percer un mystère...

BÉCAMEL.

Nous percerons tout ce que tu voudras.

MORDORÉ, baissant la voix et regardant derrière lui.

Mon ami, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. (En se retournant, son basson frappe en core le bras de Bécamel.)

BÉCAMEL, se frottant le bras.

Dis donc, si tu posais ton basson.

MORDORÉ, sans l'écouter.

Tu as vu sortir ma femme !..

BÉCAMEL.

Eh bien ! après ?

MORDORÉ.

Ces sorties mystérieuses se renouvellent régulièrement tous les deux jours... et toujours à l'heure où je vais prendre ma leçon de basson... (Il regarde derrière lui. Le basson heurte.)

BÉCAMEL, se frottant.

Si tu le posais sur la table...

MORDORÉ, exaspéré.

Où va-t-elle?..

BÉCAMEL.

Mais ça ne doit pas t'inquiéter, puisque sa maman le sait...

MORDORÉ.

La mère Grivois!.. Es-tu bien sûr de cette mère Grivois?.. D'abord elle a un nom qui ne promet rien de bon... on a vu des mères excessivement grivoises...

BÉCAMEL, riant.

Allons donc!

MORDORÉ, baissant la voix.

Mais ce n'est pas tout, mon ami... je ne t'ai pas dit le plus inquiétant. (Regardant derrière lui. Même jeu, avec le basson.)

BÉCAMEL, impatienté.

Mais, sapistri, tu me massacres avec ton instrument. (Il passe de l'autre côté de Mordoré, celui-ci, préoccupé, change machinalement son basson de bras.)

MORDORÉ.

Tu sauras, mon cher ami, que j'ai contracté l'habitude d'embrasser ma femme chaque matin, en sortant pour aller à ma leçon... et de la rembrasser en rentrant.

BÉCAMEL, d'un air gaillard.

Heureux coquin!

MORDORÉ, d'un ton bourru.

Il n'y a pas d'heureux coquin là dedans! car cette habitude m'a permis de constater sur la tête de ma femme un phénomène bizarre, inexplicable, qui m'intrigue... qui m'irrite... qui m'exaspère... qui me rendra fou!... comme l'homme à la carabine.

BÉCAMEL, ébahi.

Quel homme à la carabine?..

MORDORÉ, irrité.

Ne m'interromps pas... écoute bien ceci... et explique-le, si tu peux... Chaque matin, quand j'embrasse Anita en partant, je remarque que ses cheveux noirs exhalent un suave parfum de pommade à la vanille!..—Tais-toi!..—Et tous les deux jours... les jours impairs, quand je la rembrasse en rentrant, elle ne sent plus la vanille, elle sent la bergamote.... (Croisant les bras, furieux.) Qu'est-ce que tu dis de ça?..

BÉCAMEL, paisiblement.

Eh bien, est-ce que tu n'aimes pas l'odeur de bergamote?

MORDORÉ, marchant vers lui.

Tu dis?.. (Le haut de son basson heurte Bécamel à la poitrine.)

BÉCAMEL, lui arrachant son basson.

Ah ça! veux-tu bien laisser ça, à la fin! (Il le met sous son bras.)

MORDORÉ.

Je te demande comment, tous les deux jours, cette vanille se change en bergamote?..

BÉCAMEL, tranquillement.

Au fait, c'est vrai!..

MORDORÉ, s'exaspérant de plus en plus.

C'est vrai!... il a un sang-froid à vous faire bondir à cent vingt-cinq mètres!... Où est ma femme?... où va ma femme?... pourquoi ce mystère?... que me cache-t-on?... pourquoi vanille quand je pars, et bergamote quand je rentre?... Elle se décoiffe donc, et se recoiffe donc où elle va?... Pourquoi se décoiffe-t-elle? pourquoi se recoiffe-t-elle? voilà ce que je demande... voilà ce que je veux savoir... voilà ce qu'il faut qu'on m'explique!..

BÉCAMEL, tranquillement.

Eh! mon Dieu! nous le saurons; elle va peut-être chez son coiffeur...

MORDORÉ.

Son coiffeur vient ici tous les jours.

BÉCAMEL.

Elle va peut-être au bain...

MORDORÉ.

Nous avons des cachets, j'en sais le compte.

BÉCAMEL.

Après tout, c'est peut-être une idée que tu as dans le nez...

MORDORÉ, hors de lui.

Une idée que j'ai dans le nez!.. (Il reprend le basson.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE, entrant par le fond.

Patron!

MORDORÉ, se retournant brusquement.

Qu'est-ce que vous voulez?..

ALPHONSE.

C'est des messieurs qui demandent le billard; je viens voir si votre monsieur seul a fini sa partie.

MORDORÉ, brusquement.

Est-ce que je le sais... est-ce que je suis garçon dans mon propre établissement... allez voir vous-même...

ALPHONSE, à part.

Saperlotte! qu'est-ce qu'il a aujourd'hui le patron... (Il entre au billard.)

BÉCAMEL, à part.

Il a son basson.

MORDORÉ, *revenant à Bécamel.*

Bécamel, voilà le mystère qu'il s'agit de percer.

BÉCAMEL.

Nous le percerons, mon ami, nous le per...

ALPHONSE, *revenant effaré.*

Vous êtes volé, patron !.. l'intrigant a filé sans payer!..

MORDORÉ.

Sans payer... très bien !.. je vous retiendrai ça sur vos gages...

ALPHONSE.

Hein !..

BÉCAMEL, *à demi-voix à Mordoré, lui montrant la porte de gauche.*

J'entends monter par là; c'est sans doute ta femme... laisse-moi lui...

MORDORÉ.

Non, je ne veux pas qu'elle me sache instruit de ses sorties; (*Le poussant vers la porte de droite.*) passons par l'allée, nous rentrerons ostensiblement par le café...

BÉCAMEL.

Avec ton basson? on nous prendra pour des musiciens ambulants.

MORDORÉ, *au garçon.*

Alphonse, tu ne diras à personne que tu m'as vu ici...

ALPHONSE.

Suffit, patron...

MORDORÉ.

Sur ta vie! sur ta tête! sur tes oreilles!.. pas un mot... (*Il se retourne pour sortir, le basson heurte le dos de Bécamel.*)

BÉCAMEL, *furieux, prenant Mordoré à bras le corps et le faisant passer devant lui.*

Sapristi! passe devant, au moins... (*Ils sortent par la droite.*)

UNE VOIX DU DEHORS.

Garçon!

ALPHONSE.

Voilà! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

COQUILLARD, ANITA.

(*Anita entre par la première porte de gauche, suivie de Coquillard.*)

ANITA, *elle a son voile rabattu.*

Mais, Monsieur, je vous dis, je vous répète...

COQUILLARD.

Madame!..

ANITA.

J'espère, Monsieur, que vous allez partir... c'est déjà bien assez, je crois, d'avoir osé vous cacher pour m'attendre. (*Elle cherche à éviter les regards de Coquillard pendant toute cette scène.*)

COQUILLARD, *se rapprochant.*

Pardon, Madame...

ANITA, *allant à la glace.*

Je n'écoute rien, Monsieur; ma mère et mon mari vont venir... et votre présence ici, quoi qu'elle ne me soit nullement agréable... peut donner lieu à des suppositions que je vous prie de m'épargner...

COQUILLARD.

Je pars, Madame... (*A lui-même, regardant les cheveux d'Anita.*) C'est inexplicable !.. (*Haut, avec ménagement.*) Madame... pardon... seriez-vous assez bonne pour répondre à trois questions?..

ANITA, *impatiente.*

Monsieur!..

COQUILLARD.

Trois, Madame... pas une de plus...

ANITA, *de même.*

Eh bien, voyons, Monsieur, puisqu'à ce prix seul je puis obtenir le repos...

COQUILLARD.

Êtes-vous bien sûre de ne pas me remettre?.. (*Comme pour rappeler les souvenirs d'Anita.*) Coquillard... Coquillard... peintre en paysage... hôtel du Lion-d'Or... Villers-Colterets... il y a deux mois... Hein?.. (*Il cherche à soulever le voile.*)

ANITA, *passant à droite.*

Je ne sais ce que vous voulez dire.

COQUILLARD.

Non!.. pardon!.. Avant d'épouser ce digne M. Veaudoré... ne vous nommiez-vous pas, de votre petit nom... Annette?

ANITA.

Non, Monsieur.

COQUILLARD.

C'est inouï!

ANITA.

Votre troisième question, Monsieur, et finissons-en.

COQUILLARD.

Je la formule en peu de mots... (*A part.*) C'est la question la plus délicate. (*Haut.*) Madame... Madame... n'auriez-vous jamais été blonde... par hasard? (*Il dénoue adroitement le cordon qui retient le voile d'Anita; le voile tombe.*)

ANITA, *se détournant.*

Vraiment, Monsieur, voilà une question d'une extravagance...

COQUILLARD.

Jamais?.. vous en êtes bien sûre?..

ANITA.

Allez, Monsieur... vous êtes fou...

COQUILLARD.

Madame, je crois que ça ne tardera pas... ce qui m'arrive est fait pour ça... figurez-vous...

* A. C.

ANITA.

Assez, Monsieur! il me semble que ma complaisance est allée assez loin...

COQUILLARD.

Plus qu'un mot, Madame.

ANITA, avec impatience.

Mais, Monsieur...

COQUILLARD.

Un seul... c'est indispensable pour fixer mes doutes... Il y a, je le suppose, deux ou trois mois au plus que l'estimable Veaudoré a le bonheur d'être votre époux...

ANITA, à part.

Achevons de le dérouter... (*Haut.*) Il y a un an, Monsieur... il y a même dix-huit mois...

COQUILLARD.

Allons, il ne vous manque plus que d'être mère de famille?..

ANITA, vivement.

Vous l'avez dit... nous avons un fils... nous en avons deux... êtes-vous satisfait?..

COQUILLARD.

Deux fils!.. dix-huit mois!.. ça me renverse!

Air des Frères de lait.

Oui, je croirais avoir été, Madame,
Le vil jouet d'un rêve affreux, mais doux :
Si je n'avais présent au fond de l'âme
Le souvenir d'un discret rendez-vous,
Où m'appêrnt... non, ce n'était pas vous...
C'était pourtant votre beauté jumelle...
Vos traits, vos yeux, votre air... mais je crus voir
La belle aux cheveux d'or en elle,
En vous, je vois la belle aux cheveux noirs.

ANITA, très troublée.

Monsieur!.. oubliez cela... ne parlez à personne au monde...

COQUILLARD.

Mais, Madame, puisqu'il ne s'agit pas de vous.

ANITA, vivement.

Qu'importe, Monsieur... l'honneur de ma famille... une parente... une sœur...

COQUILLARD, transporté.

Une sœur!.. on m'avait assuré... (*Vivement.*) Vous avez une sœur?... mademoiselle Annette... une blonde ravissante!.. Ah! mais, alors, tout s'explique!.. Pardon, Madame, d'avoir pu supposer... vous, l'épouse de l'honnête Veaudoré... vous, mère de famille...

ANITA, très troublée.

Oui, Monsieur; ainsi... vous me promettez...

COQUILLARD.

Rien, Madame... absolument rien! mes intentions sont pures... Permettez-moi d'espérer que, par votre intermédiaire...

ANITA.

Taisez-vous... on vient!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME GRIVOIS, puis MORDORÉ,
BÉCAMEL.

MADAME GRIVOIS, entrant.

Monsieur, que faites-vous ici?

COQUILLARD, d'un air agréable.

Madame Grivois... enchanté de faire votre connaissance.

MADAME GRIVOIS, froidement.

Hein!.. (*Allant à sa fille, à demi-voix.*) Comment! il a osé...

ANITA, de même.

Voilà plus d'un quart d'heure qu'il me persécute... j'ai nié de toutes mes forces...

MADAME GRIVOIS.

Très bien... (*Anita lui parle bas.*)

COQUILLARD, à part.

Le Veaudoré!.. Elle va me présenter...

MORDORÉ, entrant par le fond; bas à Bécamel.

Je parie cent sous qu'elle embaume la bergamote...

BÉCAMEL, qui porte le basson.

Contiens-toi, mon ami... contiens-toi... (*Il porte le basson au fond.*)

MADAME GRIVOIS, à Mordoré.

Eh! c'est ce cher enfant!.. Eh bien! avez-vous bien soufflé dans votre instrument?..

MORDORÉ, distrait.

Pas mal, maman Grivois, et vous?..

MADAME GRIVOIS, riant.

Moi?..

MORDORÉ, à sa femme.

Je n'ai pas été longtemps... hein?.. Ah! c'est que je sais ce qui m'attend au retour. (*Il la baise au front, à part.*) Bergamote!.. ça y est...

COQUILLARD, à part.

Touchant tableau...

MORDORÉ, à Bécamel, bas.

Ça y est!.. Bergamote...

BÉCAMEL, bas.

Allons donc!..

MORDORÉ.

Flaire toi-même. (*Haut.*) Eh bien, Bécamel... tu n'embrasse pas ta filleule?

BÉCAMEL, ***.

Charmante filleule, voulez-vous permettre... (*Il l'embrasse.*)

MORDORÉ, bas à Bécamel.

Eh bien?..

BÉCAMEL, avec doute.

Ma foi!..

* A., madame G. C.

** Madame G. A. M. B. C.

*** Madame G. A. B. M. C.

MORDORÉ, le poussant.

Rembrasse !

ANITA, s'éloignant*.

Eh ! Monsieur, vous êtes insupportable avec votre manie d'embrasser et de faire embrasser les gens...

BÉCAMEL, à Mordoré.

Devant des étrangers... (Il indique Coquillard.)

MORDORÉ.

Des étrangers ! (Apercevant Coquillard.) Qu'est-ce que vous demandez encore.

COQUILLARD, après avoir espéré qu'Anita allait le présenter.

Du bleu !..

MORDORÉ, pétriifié.

Du bleu !!!

MADAME GRIVOIS, à Mordoré.

Débarrassez-nous donc de cet importun... envoyez-le promener.

MORDORÉ.

Tout de suite... (Avec méfiance.) Vous ne le connaissez pas ?..

MADAME GRIVOIS.

Moi !..

MORDORÉ, à part.

J'ai un soupçon.

MADAME GRIVOIS.

Viens, ma fille... descendons au comptoir.

CHŒUR.

Air de l'alcôve dans Henriette et Charlot.

MADAME GRIVOIS, à sa fille.

Viens, mon enfant ; viens, ton mari crédule,
N'a nul soupçon. Je connais, dans Paris,
Nombre de femm's qui font voir sans scrupule,
D'autres couleurs à leurs maris...

ANITA, à part.

Oui, son esprit confiant et crédule,
N'a nul soupçon, et l'on voit dans Paris,
Nombre de femm's qui font voir sans scrupule,
D'autres couleurs à leurs maris.

MORDORÉ, à part.

Sous mon regard qui rit et dissimule,
Je crois tenir l'auteur de mes soucis...
Et mes soupçons sur ce fat ridicule,
Vont à l'instant être éclaircis.

BÉCAMEL, à part.

Dans son regard qui rit et dissimule
Je vois briller encore de noirs soucis...
Mais d'un jaloux l'esprit faible et crédule
Soupçonne même ses amis.

COQUILLARD, à part.

Sot que j'étais, quand je récapitulé,
L'erreur grossière où vaguaient mes esprits !
C'était sa sœur, et je puis sans scrupule,
De mon amour briguer le prix.

* A., madame G. M. B. C.

SCÈNE XII.

BÉCAMEL, MORDORÉ, COQUILLARD.

COQUILLARD, à part.

C'était sa sœur !.. tâchant de captiver l'affection de ce vieillard...

MORDORÉ, bas à Bécamel.

Je suis sur la trace.

BÉCAMEL, bas.

Oui... ah ! (Designant Coquillard.) Dis-donc, renvoie d'abord ce Monsieur...

MORDORÉ, bas.

Non. C'est une de mes traces... j'en ai deux ; d'abord ce particulier que je trouve toujours fourré ici... qui passe sa vie à demander du bleu... et qui s'est éclipé au moment de la sortie de ma femme...

BÉCAMEL.

Ah ! c'est lui qui ?..

COQUILLARD, au fond.

Hum ! hum !

MORDORÉ, sans se retourner, montrant le poing.

Bas.

J'ai envie de lui en procurer... du bleu !..

BÉCAMEL.

Contiens-toi, Mordoré...

MORDORÉ.

J'ai un moyen d'être fixé...

BÉCAMEL.

Lequel.

MORDORÉ.

Pour peu que le quidam soit pommadé à la bergamote... tous mes soupçons sont vrais.

BÉCAMEL, bas.

Comment le savoir ?..

MORDORÉ.

Il faut le flairer... flaire-le... (Il le fait passer.)

BÉCAMEL, le faisant passer à son tour.

Flaire-le toi-même.

MORDORÉ.

Eh bien ! flairons-le tous deux...

COQUILLARD, à part.

Ma foi, puisqu'on ne me présente pas... faisons la présentation nous-même... (S'avançant entre eux et saluant.) Monsieur Veaudoré ! (Il s'incline, Mordoré cherche à sentir la tête de Coquillard, mais celui-ci se redresse et salue Bécamel, qui échoue aussi dans sa tentative ; ils restent tous deux le nez tendu vers lui.)

BÉCAMEL ET MORDORÉ, riant désappointés, comme quelqu'un qui se voit pris sur le fait.

Hé ! hé ! hé !

COQUILLARD, riant à l'un et à l'autre sans savoir pourquoi.

Hé ! hé ! hé ! (Sérieux tout à coup.) Qu'y a-t-il,

* M. C. B.

** M. B. C.

Messieurs P.. (A lui-même.) Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

MORDORÉ, bas.

Ce n'est pas facile...

BÉCAMEL, bas.

Fais-le asseoir...

MORDORÉ, bas.

Tu as raison ! (Allant prendre une chaise qu'il vient offrir à Coquillard. Celui-ci ne le quitte pas des yeux.) Prenez donc la peine de vous asseoir, Monsieur...

COQUILLARD, inquiet.

Pourquoi faire ?..

MORDORÉ.

En attendant qu'on vous donne votre bleu... débarrassez-vous de votre chapeau... (Coquillard s'assoit mais en se méfiant de Mordoré et de Bécamel, en les voyant passer derrière lui et se pencher vers sa tête, il prend sa chaise à deux mains et tourne en leur faisant face ; le même jeu se répète de l'autre côté, Coquillard tourne encore avec sa chaise. — Mordoré et Bécamel rient d'un rire forcé, comme plus haut.) Hé ! hé ! hé ! COQUILLARD, comme se prêtant à une plaisanterie qu'il ne comprend pas.

Hé ! hé ! hé ! (Il se lève vivement, place la chaise devant lui comme pour s'en faire un rempart et dit d'un ton sérieux.) Que diable y a-t-il donc, Messieurs !..

BÉCAMEL, bas à Mordoré.

Il se barricade !

MORDORÉ, de même.

Il n'y a plus qu'un moyen... il faut l'embrasser... embrasse-le...

BÉCAMEL, outré, bas.

Va te promener... Embrasser un garçon que je ne connais pas ! embrasse-le toi-même ; après tout, c'est toi que ça regarde...

MORDORÉ, exaspéré.

C'est moi que... (Le saisissant au collet.) Et toi qui m'as marié, malheureux !..

BÉCAMEL, se dégageant.

Saperlotte !..

MORDORÉ, à part.

Oh ! quel éclair !.. (Bas à Bécamel, effrayé.) Laisse-moi faire, j'ai mon plan... (Relevant son grand colère et criant à Bécamel.) Ah ! tu me nargues ! ah ! tu m'insultes !.. ah ! tu me provoques !..

BÉCAMEL, criant.

Vas-tu me laisser tranquille !..

MORDORÉ.

Bécamel ! tu me périras que de ma main.

BÉCAMEL, criant.

Ah !

* M. B. C.

** B. M. C.

MORDORÉ, à Coquillard.

Retenez-moi !

COQUILLARD, s'interposant pour les séparer.

Mon ami ! mon cher ami ! (Tous deux passent aussitôt un bras par-dessus le cou de Coquillard, et lui serrent la tête ; Coquillard se débat.)..

MORDORÉ.

Ça y est ! par la sembleu, ça y est !

COQUILLARD, se dégageant violemment.

Ah ! sapristi, Messieurs !

MORDORÉ, bas, à Bécamel.

Bergamote, je tiens ma trace !..

BÉCAMEL.

Tu la tiens ? eh bien ! tiens-la bien... j'en ai assez... je vais décidément m'expliquer avec cette veuve Grivois.

MORDORÉ.

Où vas-tu ?..

BÉCAMEL.

J'ai des affaires !.. (Il sort par le fond.)

SCENE XIII.

COQUILLARD, MORDORÉ.

COQUILLARD.

Laissez-le aller... nous avons à causer seul à seul...

MORDORÉ, croisant les bras.

Causer avec toi, scélérat !..

COQUILLARD, à part.

Aurait-il eu vent de mon quiproquo ?

MORDORÉ, le regardant, et comme se parlant à lui-même.

Et c'est pour un pareil massieu ! un être sans tournure, sans esprit... très laid...

COQUILLARD, d'un ton conciliant.

Mon cher, la jalousie vous aveugle... écoutez-moi tranquillement.

MORDORÉ.

Tu vas encore me demander du bleu !.. tu n'en auras pas...

COQUILLARD, riant.

Je n'en veux pas ! c'était un innocent stratagème pour me faulser dans votre intérieur...

MORDORÉ, bondissant.

Il en convient !..

COQUILLARD.

Ne cabriolez donc pas comme ça, mon brave homme ; mes intentions sont pures...

MORDORÉ, indigné.

Pures !..

COQUILLARD.

Comme le cristal. Parlons raison... Vous me prenez pour un rival ?..

MORDORÉ, avec un profond dédain.

Un rival, toi !

* C. B. M.

COQUILLARD.

Tranchons le mot, vous me croyez amoureux de votre aimable épouse P...

MORDORÉ.

J'en suis sûr... Réponds, gredin, brigand, Fabblas, Casanova, réponds.

COQUILLARD.

Calmez-vous, cafetier !

MORDORÉ.

Où va ma femme tous les deux jours, les jours impairs... pendant mon basson P

COQUILLARD.

Pendant votre basson P...

MORDORÉ.

Elle va chez toi !

COQUILLARD.

C'est faux !

MORDORÉ.

J'ai mes preuves !...

COQUILLARD.

Lesquelles ?..

MORDORÉ.

Ta tête !

COQUILLARD.

Vous perdez la vôtre !..

MORDORÉ.

Insolent !

COQUILLARD, *le calmant.*

Veaudoré !..

MORDORÉ, *criant.*

Je ne m'appelle pas Veaudoré !

COQUILLARD.

Pardon ! Peaudoré...

MORDORÉ, *de même.*

Je ne m'appelle pas Peaudoré !..

COQUILLARD.

Ça ne fait rien ! (*Avec fermeté.*) Respectez votre épouse... respectez la mère de vos enfants !..

MORDORÉ, *pétrifié.*

Mes enfants !..

COQUILLARD.

Vos deux intéressants jumeaux... vos deux innocents Peau... de... Veaudoré...

MORDORÉ, *foudroyé.*

Ah ! grand Dieu ! (*Il faiblit, Coquillard le fait assoir.*)

COQUILLARD.

Vous êtes ému ! bravo ! Eh bien ! pour achever de vous calmer... apprenez que ce n'est pas votre femme que j'aime... c'est sa sœur... sa jeune et blonde sœur... la fille cadette de la vénérable manfan Grivois...

MORDORÉ, *anéanti.*

Elle aussi !.. la mère Grivois aussi !.. Feu Grivois était donc comme moi...

COQUILLARD, *retournant à lui.*

Voilà tout !.. je venais vous demander sa main... à vous... à votre épouse... à son estimable mère... je l'ai vue à Villers-Cotterets... j'ai tout lieu d'espérer que mes vœux ne seront pas repoussés... (*Lui frappant sur l'épaule.*) Là, voyons, êtes-vous content P

MORDORÉ.

Je tombe d'un aérostat sans parachute. (*Se levant.*) Mais tout ça ne m'explique pas la bergamote !..

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BÉCAMEL.

BÉCAMEL, *entrant par le fond.*

Mon ami !

MORDORÉ, *furieux.*

Ah ! te voilà, toi !..

BÉCAMEL, *radieux.*

Je sais tout...

MORDORÉ.

Malheureux ! c'est moi qui sais tout.

BÉCAMEL.

Toi ?

COQUILLARD.

Oui, Bécamel... je lui ai tout dit !

BÉCAMEL.

Vous ?

MORDORÉ.

Oui.

COQUILLARD.

Oui !

BÉCAMEL.

Vous le saviez donc ?

COQUILLARD.

Parbleu !

MORDORÉ.

Parbleu !

BÉCAMEL.

Qui est-ce qui vous l'a dit ?

COQUILLARD.

Elle-même.

BÉCAMEL.

Ah bah ! à vous ? quand j'ai eu toutes les peines du monde, moi, à leur arracher leur secret... Ma foi ! tout d'abord, elles ne voulaient rien avouer... mais quand j'ai eu dit qu'il s'agissait de ton repos, de ton bonheur... que tu avais des idées biscornues... ta femme s'est trouvée mal et ta belle-mère, jetant son bonnet par dessus les moulins, m'a découvert le pot aux roses...

COQUILLARD, *à lui-même.*

Quel pot aux roses ?

MORDORÉ, *accablé.*

Le doute ne m'est même plus permis...

BÉCAMEL.

Tu vas les voir dans un moment... on a envoyé Alphonse acheter une eau anglaise qui fera tout disparaître à la minute...

MORDORÉ.

Une eau anglaise?

COQUILLARD, à part.

Dans quelles eaux barbotte-t-il celui-là?

BÉCAMEL.

Air : *Les maris ont tort.*

Oni, ta femme, je le parie,
Te plaira cent fois mieux ainsi,
Elle sera bien plus jolie,
Attends, elles vont être ici :
Tu riras, et Monsieur aussi...
Par cette eau dont on dit merveille,
On va tout effacer...

MORDORÉ, furieux.

Morbleu !

Pour effacer tache pareille,
Tout l'Océan serait trop peu.

MORDORÉ, se contenant.

Bécamel... veux-tu me faire un plaisir...

BÉCAMEL.

Parle, mon ami, parle...

MORDORÉ.

J'ai besoin de me battre avec toi!...

COQUILLARD.

Bravo!

BÉCAMEL.

Ah!.. sais-tu bien que j'ai envie de te prendre au mot, à la fin!... sais-tu bien que voilà assez longtemps que tu me turlupines... et que je me battrais volontiers... si le duel était permis... (A lui-même.) Mais il ne l'est pas...

MORDORÉ.

Le détour est mesquin!.. mais rassurez-vous... je puis vous proposer un combat singulier, qui échappera à tous les gendarmes et à toutes les cours de cassation... les lois prohibant le pistolet, l'épée, nous nous battons aux dominos!..

BÉCAMEL ET COQUILLARD.

Aux dominos!...

MORDORÉ.

Une partie d'honneur en cent points... et le perdant ira immédiatement se brûler la cervelle...

BÉCAMEL.

Va te promener, je ne me brûlerai pas même un cheveu!

MORDORÉ.

Mossien!!!

BÉCAMEL, voyant s'ouvrir la porte de la chambre.

Ah! Dieu merci! les voici...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME GRIVOIS *.

MADAME GRIVOIS, sortant de la chambre, à la cantonnade.

Attends-moi là... (Bas à Bécamel.) Eh bien! lui avez-vous parlé? comment a-t-il pris la chose?

BÉCAMEL.

Il m'a demandé ma tête...

COQUILLARD.

En cent points... et Monsieur a refusé...

MADAME GRIVOIS, froidement.

Plait-il?... (Allant à Mordoré.) Comment! mon gendre...

MORDORÉ, avec une indignation contenue.

Madame Grivois, je m'étonne que vous et votre demoiselle... vous n'avez pas encore fait vos paquets...

MADAME GRIVOIS, stupéfaite.

Nos paquets!...

BÉCAMEL.

Une séparation!

MORDORÉ.

Un divorce!.. un divorce complet!...

MADAME GRIVOIS.

Mais ce n'est pas sérieux! c'est un enfantillage! Comment! vous nous renvoyez pour une semblable bagatelle...

MORDORÉ, hors de lui.

Une bagatelle!... (Se levant.) Une bagatelle, Madame... deux nourrissons!... deux!.. après un mois de mariage...

COQUILLARD, à part.

Un mois... ah! diable! j'ai dit des bêtises.

MADAME GRIVOIS, éclatant de rire et regardant vers la chambre où est sa fille.

Comment! ce n'est que ça!...

BÉCAMEL, indigné à madame Grivois.

Qu'entends-je?..

MORDORÉ, avec un profond mépris.

Allez, veuve Grivois, allez rejoindre votre nombreuse famille... y compris votre fille cadette dont nous n'avions jamais entendu parler.

COQUILLARD, pétrifié.

Hein?..

BÉCAMEL, sévèrement.

Madame Grivois!..

MADAME GRIVOIS, riant.

Très bien! très bien! je vois maintenant d'où part le coup.. Attendez, mon cher Mordoré... (Elle va vers la chambre)

COQUILLARD, à lui-même.

Décidément, c'est Mordoré qu'il s'appelle.

MADAME GRIVOIS.

Viens, ma fille, viens, mon enfant.., il est

* C., madame G. B. M., assis.

temps de tirer le meilleur des époux d'une erreur bien faite pour le contrarier...]

MORDORÉ, entré.

Quel aplomb!...

COQUILLARD, à part.

Il paraît que j'ai horriblement pataugé.

SCÈNE XVI.

COQUILLARD, MADAME GRIVOIS, ANITA,
MORDORÉ, BÉCAMEL.

MADAME GRIVOIS, conduisant Anita dont les cheveux sont d'un blond magnifique.

Monsieur Mordoré, je vous présente ma fille la plus unique, la plus vertueuse et la plus blonde des épouses...

MORDORÉ ET COQUILLARD.

Que vois-je!...

CHOEUR.

Air : Ah ! c'est merveilleux. (Belle aux cheveux d'or.)

Ah ! c'est merveilleux,
Mystère bizarre !
Un rêve m'égare,
Et trompe mes yeux !

MADAME GRIVOIS, ANITA, BÉCAMEL.

Ah ! c'est curieux !
Il craint, c'est bizarre,
Qu'un rêve n'égare,
Ne trompe ses yeux.

MORDORÉ.

Ma femme ! blonde !

COQUILLARD, à lui-même.

C'était elle !

MADAME GRIVOIS.

Oui, mon gendre... voilà tout le mystère et voilà tout notre crime...

MORDORÉ, ébahi.

Bl... bl... blonde... ma femme !!!

ANITA, baissant les yeux.

Vous exigiez que votre femme eût des cheveux d'ébène...

BÉCAMEL.

Oui, parce qu'il paraît que les femmes blondes ont l'habitude de...

MORDORÉ, à Bécamel.

Animal ! c'est à cause de mon meuble rouge...

BÉCAMEL.

Eh bien ! tu commanderas un meuble bleu...

MORDORÉ, à sa femme.

Mais les deux nourrissons, Madame. (A Madame Grivois.) Mais votre fille cadette, Madame...

ANITA, montrant Coquillard.

Poursuivie par Monsieur que j'avais refusé d'ac-

cueillir à Villers-Cotterets avant mon mariage... je craignais ses persécutions... et pour le dérouter...

MORDORÉ, l'interrompant avec joie.

Assez!..

BÉCAMEL, joyeux.

Voilà!..

MORDORÉ, à Coquillard.

Mais alors, Monsieur, vous êtes un infâme imposteur... (Bécamel le retient.)

COQUILLARD.

Il paraît... (A part.) Je voudrais fuir...

MORDORÉ.

M'expliquerez-vous comment il se fait que vous soyez pommadé à la bergamote, Monsieur!

COQUILLARD, touchant ses cheveux.

La bergamote achetée passage Vivienne.

BÉCAMEL.

En suivant ton épouse.

MORDORÉ, à Coquillard.

Mais, Monsieur, vous êtes un affreux Lovelace.. j'ai envie de jouer une partie de dominos avec vous..

COQUILLARD, effrayé.

Je ne sais pas jouer.

MORDORÉ, lui montrant le poing.

J'ai envie de vous donner du bleu !

COQUILLARD.

J'en ai assez: garçon ! arrêtez les frais.

ALPHONSE.

Vous devez trente sous...

COQUILLARD.

Je ne dois rien, j'ai gagné... (A part.) et je gagne la porte. (Il se sauve.)

ALPHONSE.

Il a gagné... il jouait tout seul !

MORDORÉ.

Laissez-le fuir... j'en suis quitte pour un franc cinquante... que je retiendrai sur vos gages !

ANITA.

Et vous me pardonnez, mon ami ?

MORDORÉ.

Si je te pardonne, ma Nita... (Il l'embrasse.) Tiens ! elle embaume le patchouli.

BÉCAMEL.

C'est l'eau anglaise du docteur Jacobson.

MADAME GRIVOIS.

Ah ! Mordoré ! heureux l'époux à qui la femme ne fait pas d'autres noirceurs.

MORDORÉ.

C'est vrai, belle maman, je suis le plus heureux des limonadiers, je renais à la société, à l'amour, à l'amitié... à mon basson... (Il va pour le prendre.)

BÉCAMEL, s'en emparant.

Fais-moi le plaisir de laisser ça...

UNE VOIX, au dehors.

Comptoir, s'il vous plaît!..

MORDORÉ.

Ah! grand Dieu! que vont dire mes habitués
en voyant cette métamorphose...

BÉCAMEL.

Ça fera un effet prodigieux... l'Académie des
Sciences s'en occupera... tout Paris va venir chez
toi, ta fortune est assurée...

MORDORÉ.

Tu crois P..

ANITA, *au public.*

Messieurs..

MORDORÉ.

Attends donc que je t'accompagne...

ANITA.

Air du Daiser au porteur.

Au comptoir, Messieurs, l'un m'appelle...

Mais nous vous quittons à regrets...

Sur votre aimable clientèle

Pouvons-nous compter désormais! (*bis.*)

De pareils clients l'en s'honore,

Et nous ferions bien des jaloux, (*bis.*)

Si demain vous venez encore,

Prendre votre café chez nous.

TOUS.

Demain, Messieurs, venez encore

Prendre votre café chez nous.

FIN.